

LE JOUR, 1950
16 MARS 1950

EN ATTENDANT L'HEURE DE LA SAGESSE

Le développement de la situation et la suite des faits, depuis quelques semaines, attestent que le Gouvernement syrien a échafaudé contre nous tout un plan de campagne et combiné une série de moyens d'intimidation. Une sorte de guerre des nerfs a été conçue à Damas à notre usage.

Dans quel cerveau fertile ont germé ces fleurs vénéneuses et ces procédés de mélodrame ? Quel esprit subtil a pu penser qu'un peuple aussi averti et expérimenté que le peuple libanais se laisserait impressionner plus que de raison par cette mise en scène discourtoise et tapageuse ? Mais le synchronisme des faits, aperçu par chacun et mis en relief par le Président du Conseil, reste vraiment troublant.

Tout arrive, il est vrai, et le hasard a d'étranges rencontres et des fantaisies surprenantes : attentat P.P.S., rupture annoncée à la radio, la nuit, autant d'épisodes d'un roman policier. Tant qu'il ne s'agissait que de construire des ports et d'accomplir les travaux d'Hercule, tout paraissait plausible ; mais le reste l'est moins évidemment ; et il faut admettre que le hasard fait des siennes quelquefois.

Louons notre Gouvernement pour sa modération et notre peuple pour son sang-froid. Les hommes d'affaires, les premiers, se sont comportés et se comportent comme des citoyens dignes d'assumer la responsabilité des intérêts supérieurs de la cité. Ils savent tous d'ailleurs que, de quelque façon que la situation évolue, l'avenir est pour eux, comme il est toujours, pour le triomphe des réalités sur les illusions.

Un pays peuplé comme le Liban n'a rien à craindre économiquement de personne. Il a pour lui la qualité des hommes et les avantages de la géographie. Quand on est une porte de l'Asie, quand on a deux cents kilomètres de côtes et l'outillage, le port, les aérodromes qu'il faut, on est en droit de ne pas douter du destin. Un pays comme le Liban, on ne le met pas en cage sans folie. Il est fait plus qu'aucun autre pour le mouvement et pour l'air du Bon Dieu ; tandis que la Syrie songe hélas ! à s'asphyxier, elle dont le destin est si voisin du nôtre.

Le Gouvernement syrien fermera-t-il les frontières de toute part ? A-t-il décidé de vivre en vase clos en cessant de participer à la respiration du monde ? Trois millions de Syriens disposent d'un territoire magnifique fait pour quinze ou vingt millions d'habitants et qui était plus peuplé au temps des Séleucides qu'aujourd'hui ; s'y trouvent-ils tellement à l'étroit qu'ils se croient fondés à prendre, en vue de leur bien-être futur, tant de précautions meurtrières ? Est-ce pour les tribus de la transhumance que les frontières se ferment ? Est-ce pour les gens de Lattaquié et de la montagne alaouite qui ont autant que nous besoin de l'air marin ? Est-ce encore pour un million de paysans, entre la frontière turque et le Hauran, dont les besoins se réduisent malheureusement à rien ? A quoi correspond par conséquent en Syrie la nouvelle loi de Dracon, sortie par une nuit sans lune d'une substance grise enfiévrée ?

Nous nous posons ces questions avec l'espoir, avec la certitude que c'est le bon sens qui répondra.

L'avenir des pays de la quasi-défunte Ligue arabe appelle un autre climat que celui de la discorde. On devrait se rendre compte de cela à Damas plus que partout. Mais attendons paisiblement la suite des événements.